

COLETTE ET SA MERE "SIDO": LETTRES INEDITES CONCERNANT LE PREMIER MARIAGE DE COLETTE

by *Madeleine Rousseau Raaphorst*

Laisant et reprenant, sous leur forme de nouvelles brèves, *La maison de Claudine*, puis *Sido*, je n'ai pas quitté un personnage qui peu à peu s'est imposé à tout le reste de mon oeuvre: celui de ma mère. Il n'a pas fini de me hanter. . . .

Il n'est pas dit que j'aie mis un point final à ses portraits. Il n'est pas dit que j'aie découvert tout ce qu'elle déposa en moi. Je m'y mets tard. Mais par où saurais-je mieux finir?

Colette: *La Maison de Claudine*, Préface, *Œuvres Complètes*.

Le 24 janvier 1953, dans un "hommage à Colette" pour ses quatre-vingts ans, le *Figaro Littéraire* reproduisait treize "lettres de Sido à sa fille Gabrielle" écrites entre 1904 et 1911. Sauf la première, toutes sont postérieures au divorce, en 1906, de Colette avec son premier mari, Henry Gauthier-Villars (Willy). Encore la première lettre n'a-t-elle trait qu'aux *Dialogues de Bêtes*, premier petit livre signé personnellement par Colette Willy, comme si, jusque dans son extrême vieillesse, l'écrivain avait voulu rejeter davantage dans l'oubli une période de sa vie dont elle ne surmonta jamais l'amertume.

Des douze autres lettres qui se répartissent sur les cinq années précédant la mort de Sido, (septembre 1912), les cinq dernières datent de la liaison de Colette avec Jouvenel et de sa collaboration au journal *Le Matin*, époque qui marque un changement dans l'orientation de la vie de Colette et aussi dans son oeuvre.¹ Peu de temps après la mort de Sido, Colette allait épouser Jouvenel (décembre 1912), fonder une famille, et diriger une maison où vivaient les deux fils de son mari, et sa propre fille née en juillet 1913. Elle connut alors son plein épanouissement de femme. Le passé gardait toujours sa couleur d'idéal, mais le regret nostalgique des premières oeuvres fit place à une recherche équilibrée pour faire revivre ce qui n'est plus. L'évocation de sa maison et de son enfance à St. Sauveur était déjà présente. Le 30 décembre 1911, Sido écrivait à sa fille:

Reçu ta lettre et l'article. . . Il m'a beaucoup plu. Je vois chère, que la vieille maison et son jardin te hantent. Cela me plaît et aussi m'attriste. Je vois toujours ta gracieuse petite forme s'y promener rêvant à mille choses; la Mine-Belle te suivant docilement. Ah! si de Jouvenel t'avait vue tout ce temps-là! Que de souvenirs surgissent!

Sido, disparue, allait entrer dans l'oeuvre, dont elle avait été jusque là

Mrs. Raaphorst is Professor of French at Rice University.

absente, pour ne plus la quitter.² En faisant publier ces lettres inédites de sa mère à la fin de sa vie, Colette voulait marquer l'importance qu'elle attachait à la présence de Sido. Elle consacrait ainsi l'union enfin réalisée avec l'idéal qu'elle s'était choisi depuis plus de quarante ans, tout en confirmant l'origine et l'aboutissement de son art de vivre.

Le 24 janvier 1973, Colette, vivante, aurait cent ans. Quelle meilleure manière y a-t-il de célébrer le centenaire de Colette que de pouvoir publier certaines lettres de Sido écrites à sa fille aînée, Juliette Robineau-Duclos, épouse du docteur Roché, "ma soeur aux longs cheveux" de *La Maison de Claudine!* (J'ai pris connaissance de ces lettres le 10 juin 1970 à l'exposition "Colette" à la Maison du tourisme à Auxerre.) Ces lettres viennent renforcer l'image que Colette a tracée de sa mère et confirment le bien-fondé de ses affirmations sur la liberté d'esprit de cette "vraie provinciale," l'originalité de son jugement, son amour des choses et des êtres et sa facilité pour écrire. L'écriture est belle et régulière, la connaissance de la grammaire et l'orthographe sans défaut dénotent qu'elle fut à bonne école dans le milieu journalistique de ses frères, à Bruxelles.

On trouvera ci-dessous cinq lettres qui s'échelonnent entre le 12 mai 1892 et le 24 mai 1902. Elles sont précieuses par l'information qu'elles apportent sur la manière dont s'est fait le mariage de la jeune Gabrielle Colette avec le journaliste parisien Willy, fils du libraire-éditeur Gauthier-Villars. A part *Mes Apprentissages*, parus en 1936, après la mort de Willy (1931) et de courts textes, comme *Noces* ou *La Lune de Pluie*, Colette est restée très discrète et s'est même montrée réticente sur cette époque qui l'a pourtant initiée à la vie des lettres, et fait d'une jeune fille inconnue un écrivain dont le talent allait être reconnu. Quatre des lettres sont antérieures au mariage, une lui est postérieure.

Ce fut une période très difficile pour Sido et sa famille qui, à la suite de leur ruine en 1890-91, avaient dû quitter St. Sauveur. Le père, Jules Colette, Sido, et leur plus jeune fille Sidonie Gabrielle, la "Gabri" des lettres (et la future Colette), s'étaient repliés sur Châtillon-sur-Loing chez le fils aîné, Achille Robineau-Duclos, demi-frère de Colette, qui s'y était établi médecin. Ces lettres montrent aussi les difficultés causées à cette famille, les intrigues de village ourdies par des personnes de St. Sauveur qui continuaient à poursuivre les Colette de leur inimitié, jusqu'à vouloir faire échouer le mariage de Gabrielle avec Henry Gauthier-Villars.

La première lettre, datée du 12 mai 1892, un an exactement avant le mariage de Colette, révèle la présence à Châtillon du petit Jacques Gauthier-Villars, le fils de Henry, qui y était en nourrice. Il est fort probable que c'est au cours des voyages que Henry faisait à Châtillon pour voir son fils qu'il lui a été donné, par l'intermédiaire d'Achille, de connaître Gabrielle et d'apprécier la jeune fille au point de vouloir en faire sa femme.

Jules Colette, "le Capitaine," sorti de St. Cyr, avait conservé des relations

parmi ses anciens camarades d'armes. "Gabri" est allée faire un séjour à Paris chez la générale Cholleton; elle y a aussi vu Henry Gauthier-Villars qui a consigné le récit de ce séjour, de sa main, sur un exemplaire de l'édition originale de *Claudine à Paris*, destiné à son ami Jules Marchand. Ces "Indiscrétions et Commentaires sur les Claudine" ont été publiés, en défense de Willy, dans un livre à tirage restreint par deux de ses anciens secrétaires qui étaient demeurés ses fidèles amis, Pierre Varenne et Alfred Diard (Pro Amicis, 1962).

En somme, il n'y a guère que du vrai dans *Claudine à Paris*. Le jour que Colette, à ma grande stupéfaction, se trouva grise après deux coupes d'Asti (après quoi dans le fiacre où je la ramenai chez la générale Cholleton chargée d'elle, rue Gaston de Saint-Paul,) elle me déclara "Je mourrai si je ne suis pas ta maîtresse". Catulle Mendès la vit, dans le restaurant de nuit, Eugénit Buffet la vit aussi: charmante, deux tresses blondes lui battant les chevilles, l'air si jeune que tous deux me conseillèrent la prudence: "Prenez garde, Willy, le Code ne badine pas. . . ." Hélas! la Vie non plus. . .³

Willy
Monte Carlo
30 déc. 1920

L'échec des ambitions politiques du capitaine Colette est aussi évoqué dans ces lettres. L'élection de Merlou, son rival qui va figurer dans *Claudine à l'Ecole* sous la figure scandaleuse du Docteur Dutertre, est mentionnée par Sido. Bien que demeurant à Châtillon, les Colette considèrent toujours St. Sauveur comme leur petite patrie et Sido reflète fidèlement les sentiments de son mari à l'égard de ses amis et ennemis politiques.

Ici, comme dans toutes les autres lettres, apparaît la tendre Sido occupée de la santé des siens, mais aussi une femme d'intelligence vive qui s'intéresse à la lecture et envoie des livres à sa petite fille et à son gendre, en déclarant ses goûts et ses dégoûts. Elle exprime son regret de voir Juliette ne lire "que des litanies" et tourner à la religiosité.⁴

La seconde lettre, du 28 septembre 1892, est assez endommagée mais la plus grande partie du texte a pu être reconstituée. Sido s'inquiète toujours de la mauvaise santé de Juliette et elle mentionne pour la première fois des lettres anonymes dont elle soupçonne l'auteur, dirigées contre Willy et le mariage de Gabri. Dans l'espoir d'apaiser leurs ennemis, les Colette ont fait courir le bruit de la rupture du mariage de leur fille avec Gauthier-Villars. Pourtant le projet est en voie d'aboutir; Gabri va être présentée à la sévère famille bourgeoise parisienne de son fiancé, au sein de laquelle elle nous a dit dans *Mes Apprentissages* ne s'être jamais sentie à l'aise.

La troisième lettre, non datée, porte un monogramme avec les lettres C et L enlacées, initiales de Sido (Colette-Landoy). Elle est postérieure à la précédente, car Sido attend le retour de Paris de Gabrielle.

Dans la quatrième, du 5 mai 1893, Sido s'adresse cette fois à son gendre, le docteur Charles Roché qui vient de lui envoyer un écho paru au *Gil Blas*

contre Willy qui, se jugeant offensé, provoqua en duel Lefebvre le responsable du *Gil Blas*.⁵ La rencontre se termina pour Lefebvre par un coup d'épée dans l'estomac. C'était au moins le second duel (et non le dernier) pour Gauthier-Villars qui s'en sortit indemne (le précédent lui avait valu une blessure au bras).

Le mariage aura pourtant lieu une semaine plus tard, le 12 mai 1893. Sido regrette aussi que les Roché n'aient pas été invités. Le capitaine et Achille, les *ils* de la lettre ont été inflexibles. Jules Colette avait eu des démêlés avec les Roché au moment du mariage de sa belle-fille Juliette en 1884, à cause de la dot, et des comptes de tutelle qu'il avait dû rendre. La vente des biens et la débâcle financière s'étaient précipités; une brouille s'ensuivit avec la famille Roché. L'aimante Sido souffrit beaucoup de cette séparation (comme Colette l'a poétiquement rapporté dans le conte "Maternité" de *La Maison de Claudine*); elle finit par reprendre ses relations avec sa fille en 1892. Il n'en fut pas de même de Jules Colette et d'Achille.

La cinquième lettre, du 5 avril 1898, annonce le futur mariage d'Achille et la mort du père de Henry Gauthier-Villars. Colette est devenue parisienne, reçoit, et tient sa chère Sido au courant de tous les événements.

12 mai 1892

Ma fille chérie,⁶

Je ne t'écris pas parce que je remets toujours de t'écrire espérant pouvoir te dire que je vais aller te voir et toujours il arrive quelqu'anicroche qui m'empêche de partir. Tu ne peux te faire une idée de la besogne que j'ai ici et puis aussi bien des soucis. Je voudrais ne plus en avoir pour aller à St. Sauveur. Me comprends-tu?

J'espère et je désire bien aller près de vous cependant . . .

Le petit Gauthier Villars me prend aussi beaucoup de mon temps. Demain et après-demain j'ai une ouvrière pour nous arranger des robes. Je l'aurai encore vendredi et samedi de l'autre semaine. Je ne puis l'avoir que ces jours là.

Gabri a passé une quinzaine de jours à Paris chez Mme Cholleton et elle a été au théâtre et au concert tant qu'elle a voulu. Au concert du conservatoire elle avait devant elle Mr. et Mme Cormier. Elle vient de partir en route avec Achille. Il est toujours très occupé et le médecin qui a remplacé M. A. est aussi peu aimé que l'était son prédécesseur. Il a prêté un faux serment devant le juge de paix pour ne pas avoir à payer la clientèle que lui avait cédée M. A., voulant profiter d'une clause de la loi qui dit qu'une clientèle de médecin ne s'achète point. Malgré que ces deux médecins fissent profession de dévotion ils sont aussi canailles l'un que l'autre.

Merlou et sa liste ont passé à St. Sauveur? Ils doivent être bien contents et Emery est dans une bien jolie société. Je ne sais bien ce qu'il pense de ses collègues mais ses collègues savent aussi ce que pense Emery et alors . . .

Tu peux juger que c'est papa qui maintenait les conseillers qui sont restés sur le carreau. Charles est bien bon de s'être fourré là dedans. Et Duban sa femme n'aura pas voulu qu'il s'exposât à un nouvel échec?

Laissons tout cela ma chérie et parlons de toi, de ta si intéressante mignonne. Comment est-elle? Voilà du vrai beau temps et elle s'en donne du bon air j'espère! Dis-moi tout ce qu'elle fait.

Tu souffres toi ma pauvre chérie et tu engraisse tu dis. Il est certain que lorsqu'on engraisse c'est qu'on ne se porte pas bien. J'en sais quelque chose. J'ai maigri pas mal depuis q.q. temps.

Il faut te donner de l'exercice si tu le peux et ne pas prendre trop de liquides, c'est surtout cela qui engraisse.

Donne-moi des nouvelles de St. Sauveur. Georges St. Aubin est marié? Marie promet-elle un second enfant? J'ai appris que Mme Snt Aubin portait le deuil de Mme Sigaut, est-ce vrai?

Quand j'irai vous voir, nous apporterons des livres pour Charles, pas pour toi puisque tu ne lis plus que des litanies. Au revoir ma chérie. Je vous embrasse bien bien affectueusement tous trois.

Ta mère. S.C.

28 9bre [92]

Ma fille chérie,

Oui, oui je pensais bien que tu m'attendais tous les jours . . . Cela me tracassait aussi bien fort et je me doutais que tu étais souffrante.

Ces névralgies dont tu souffres ma pauvre enfant sont difficiles à guérir; il faudrait détruire la cause, c'est-à-dire l'état général de ta santé. Je suis bien persuadée que cette fièvre typhoïde si longue et si terrible t'a beaucoup affaiblie et te rend plus pénible le courant à remonter.

Non, on n'a plus reçu de lettres anonymes. Je crois bien que la rupture supposée du mariage a dû satisfaire la personne qui les commettait ce qui me confirme dans le soupçon que j'ai que c'est J. Snt A. qui les écrivait avec sa soeur. Quant au petit reçu de lait [mot illisible] d'E.R. l'écriture ne ressemble en rien à celles des lettres anonymes: ce n'est donc pas lui qui les écrit.

G. Villars est toujours assez souffrant de son bras et il y aura bientôt un mois qu'il a été blessé. Il ne viendra donc pas nous voir mais Gabri part dans quelques jours avec son père pour Paris et être présentée à la famille G. Villars et quand ils seront revenus de Paris nous irons vous voir.

Gabri a une peur atroce de se trouver avec cette famille et cette dernière a la même peur de Gabri. Ils voudraient si bien marier leur fils avec une belle et bonne héritière. Ils en ont sous la main qui n'attendent que l'occasion. Gardez bien tout ce que je vous dis pour vous seuls et faites toujours croire que le mariage de Gabri est renvoyé aux Calendes Grecques.

Non, je n'ai plus de ces terribles maux de dents dont tu m'as vue tant

souffrir mais je suis très peu forte malgré les apparences qui font croire à tout le monde que je suis une gaillarde. Ces maux d'estomac m'épuisent. Ah! tu sais quand je serai chez toi il faudra me faire donner du café au lait de très bonne heure. La bonne me trouvera par trop matinale surtout comparée à vous deux.

Je t'écris de la petite maison qui est l'ancienne d'Achille mais nous sommes presque toujours chez Achille à partir de midi, j'écris à Willy, je date ma lettre ainsi:

De la Petite maison.

Elle est petite en fait mais je m'y trouve fort bien. La chambre principale est au 1er étage, bien éclairée facile à chauffer et à aérer. J'y viens souvent l'après-midi pour y écrire ou travailler. Gabri est en route avec Achille. Les malades lui avaient donné q.q. jours de repos mais les voilà revenus.

A bientôt ma chérie et mille caresses à tous trois.

Si tu vois Mmes. Ligée, Coulon et Duban, fais leur mes amitiés.

Embrasse bien fort la chère petite mathématicienne pour moi.

Ta mère. S.C.

Je n'ai pas de nouvelles de Belgique.

Lettre non datée [octobre 1892]

Deux mots ma chérie pour te tranquilliser et te mettre au courant. Gabri revient ce soir. Elle aura sans doute beaucoup à me raconter. Willy lui a fait la surprise de lui montrer son futur appartement tout emménagé jusqu'aux casseroles rangées et brillantes comme si on allait faire la cuisine dedans demain. Garde ça pour toi. Mais si on a encore envoyé des lettres anonymes à Willy et moi-même, j'en ai reçu une sous forme d'une coupure de journal où on abîmait Willy mais toujours expédiées de Roubaix!

Ma chérie, j'ai toutes les peines du monde à écrire. J'ai eu tort de te dire que je n'avais plus de douleurs de dents j'en ai été punie cruellement. Depuis le départ de Gabri je souffre atrocement et j'ai tout l'intérieur de la bouche enflé et tuméfié, de plus un mal de tête bien douloureux.

Il faut donc que j'attende ma guérison pour aller à St. Sauveur et j'espère de toute façon qu'elle ne tardera pas mais en attendant je souffre beaucoup. Je crois que cela va finir par un rhume. Il est cinq heures; dans une heure et demie ils seront ici. Je suis dans la petite maison où tout en t'écrivant je fais chauffer de l'eau pour mettre dans des cruchons pour la nuit.

J'ai eu des nouvelles de Bruxelles. Rapha va mieux. Je te conterai un tas de choses quand je serai près de vous.

A bientôt ma chérie. Je vous embrasse bien affectueusement tous les trois.

Ta mère. S.C.

5 mai 1893

Cher Charles.

Je vous remercie de l'empressement que vous avez mis à m'envoyer cette coupure. De notre côté nous en avons reçu aussi mais adressée à Achille. La conséquence de tout cela est que M. Lefèvre celui qui a endossé la responsabilité de l'insertion a reçu un coup d'épée dans le ventre. Il n'a jamais voulu nommer l'auteur de l'avis à la jeune [. . . lettre endommagée, illisible]

La blessure qu'a reçue Lefèvre, Willy pouvait la recevoir et Gabri à cette pensée en est presque aussi émue que s'il l'avait reçue!

Les St. Aubin Jarry de Rennes devaient être à Paris et je sais que Jules y a été s'il n'y est encore. D'un autre côté une insertion de ce genre coûte au moins 200 F et je doute que les St. Aubin aillent pour nous être désagréables dépenser tant d'argent car j'oublie de vous dire qu'un tas de personnes ici y compris le maire (Connelier) en ont reçu des exemplaires. Il se peut aussi que ces S. aient des amis au *Gil Blas*

Le Docteur Pomié est mort. J'en suis aise pour lui car les souffrances qu'il endurait devaient lui rendre l'existence bien triste . . . , par la lettre que Juliette m'écrivit à ce sujet, qu'elle était tout émue de cette mort et pourtant qu'elle sache bien que depuis 37 ans que je suis ou que j'étais à St. Sauveur Mme Pomié et son mari pour lui être agréable n'ont cessé de vomir sur moi toutes les infamies. Le rêve de Mme Pomié était d'être la mère de Juliette et à présent la grand mère de ma petite fille. Vous allez voir quand la mort de son mari sera un peu oubliée elle sera chez vous plus que vous ne voudrez. Ne le niez pas Charles.

...

Autre chose Charles, vous pensez bien que j'aurais été cent fois heureuse de vous voir tous les trois au mariage de Gabri et Gabri aussi en eût été heureuse mais quoi, *ils* ne comprennent pas et puis vous savez que nous sommes *chez* Achille depuis près de deux ans et sans lui, sans son aide, ce mariage ne se faisait pas. Autre chose encore et cela m'embête parce que je crains d'enfoncer une porte ouverte . . . Je voudrais que vous fassiez un petit cadeau à Gabri à cause surtout de la famille Gauthier Villars.

Pardonnez-moi de vous dire cela, probablement je vais au devant de votre intention.

Au revoir mes enfants, je vous embrasse de tout coeur.

S. Colette

5 avril 98

Ma chérie

Je suis bien contente que le livre ait fait plaisir à ma chère petite fille mais j'étais presque sûre d'avoir vu ici le capitaine Corcoran et j'ai été fort ennuyée

de ne pas l'avoir retrouvé. Celui par lequel je l'ai remplacé est un des plus intéressants dans les livres pour la jeunesse.

Je ne suis pas étonnée de la tournure que prend l'affaire R. . . .

...

J'ai lu ta lettre seule parce que je ne veux pas qu'Achille sache que j'ai parlé de son mariage. Il ne veut pas du tout qu'on connaisse ce projet cependant la demande est faite et il est accepté à grands bras (J'te crois) D'ailleurs le père de la jeune personne tient aussi à ce que ce mariage ne soit pas ébruité dans le public avant que lui-même n'en ait fait part à la famille ce qu'il veut faire le plus tard possible donc je vous prie tous deux de ne parler de rien.

Je viens de recevoir à l'instant une lettre de Gabri où elle me raconte une soirée qu'elle a donnée et où on s'est beaucoup amusé et puis un quart d'heure après sa lettre un télégramme où elle m'annonce la mort de son beau-père. Cette mort était prévue mais c'est toujours un événement assez effrayant qu'une mort dans une famille et M. Gauthier-Villars tenait une grande place dans la sienne. Je ne sais pas si je vais pas être forcée d'aller à Paris parce qu'en même temps que Gabri m'apprend la mort de son beau-père elle me dit que son mari est fortement pris par l'influenza.

Le malheur qui est arrivé à Madame Coulon était à prévoir et elle a une fière chance que M. Caudron ait eu besoin de la voir. Je lui avais trouvé fort mauvaise mine lorsque je l'ai vue dernièrement. On ne laisse pas une femme de cet âge si absolument seule.

L'influenza a fait son apparition ici aussi et Achille est fort occupé.

Au revoir ma chérie, je t'embrasse comme je t'aime.

Embrasse bien pour nous la chère mignonne ainsi que Charles.

Ta mère. S.C.

NOTES

1. Henry de Jouvenel était rédacteur en chef au *Matin*. C'est lui qui y introduisit Colette. La première collaboration anonyme de celle-ci remonte au 2 décembre 1910. A partir de 1911, elle y donna des articles hebdomadaires et, en 1913, elle en assura la direction littéraire jusqu'en 1920, date de sa séparation avec Jouvenel. Elle trouva dans le genre court des contes et des reportages son véritable style.

2. *Claudine à l'École* (première publication 1900) a pour cadre St. Sauveur sous un nom fictif et les personnages ont eu leur modèle dans la réalité. Mais Colette n'y a pas placé sa mère non plus que dans les autres *Claudine*, comme s'il eût été indigne de la faire figurer dans les romans qu'elle jugeait équivoques.

3. Willy, *Indiscrétions et Commentaires sur les Claudine* (Pro Amicis, 1962) pp. 22-23. Gauthier-Villars avait fourni les clés des *Claudine* à Jules Marchand qui, après le décès de Willy, en 1931, les publia en partie dans la revue *Sur la Riviera* qu'il dirigeait.

4. Elle se plaint de la même chose dans une lettre écrite à Colette le 21 août 1907 (*Figaro Littéraire*, 24 janvier 1953). Juliette était la fille du premier mari de Sido, Robi-

neau-Duclos, qui laissa à sa mort l'usufruit de sa grande maison et de ses fermes à sa femme. De tempérament neurasthénique, Juliette allait tomber dans la dévotion et finir par se suicider en 1908.

5. Dans la rubrique "Nouvelles et échos," du *Gil Blas* du 4 mai 1893, on trouve le texte suivant que seuls les initiés pouvaient comprendre puisqu'aucun nom n'était mentionné:

On jase beaucoup, à Châtillon, du flirt intense dont un de nos plus spirituels clubmen parisiens poursuit une exquise blonde, célèbre dans toute la contrée par sa merveilleuse chevelure. On ne dit pas que le mot mariage ait été prononcé. Aussi nous engageons fort la jolie propriétaire de deux invraisemblables nattes dorées à n'accorder ses baisers, suivant le conseil de Méphistophélès, que 'la bague au doigt.'

6. Je reproduis les lettres exactement comme Sido les a écrites sans rien modifier à la ponctuation. Dans le cas où les lettres étaient en très mauvais état, j'ai dû couper un mot ou un membre de phrase.